

Conclusion de Charles Melman aux Journées de l'Association Freudienne des 11 et 12 Juin 1989 sur : *"La lettre volée"* ou *Le palimpseste de Lacan* in Trimestre Psychanalytique 2/1989

## QU'EST-CE QUE LE REFOULEMENT ORIGINAIRE ?

CHARLES MELMAN

Je crois que nous avons été tous très captivés par le contenu de ces journées de congrès. Je vais tenter de mon côté très rapidement, avant de dire un mot sur la question du refoulement originaire, de reprendre quelques questions qui nous ont tourmentés tout au long.

On pourrait dire la chose suivante : le roi et la reine forment un couple, ils sont deux, et entre eux, apparaît cet élément qu'il ne faudrait pas, qui est une lettre, (à entendre bien entendu ici dans ce sens métaphorique), lettre qu'il ne faut pas. Dans la mesure où elle est le signe d'un désir, voire le signe du désir, cette lettre vient rompre comme dit Lacan, ce pacte symbolique noué entre les deux personnages. Ce pacte symbolique devrait, cette reine, la faire toute pour le roi : qu'elle assume cette touteté, qu'elle soit toute à lui, par exemple. D'entrée nous pouvons tenir cette lettre pour la trace du désir en tant que celui-ci vient en quelque sorte dire la vérité de ce pacte impossible et c'est là le pas de plus que nous avons à franchir - montrer pourquoi cette lettre n'est pas seulement la trace d'un désir, le signe, mais qu'elle en est aussi la cause.

La tentative de Lacan dans ce travail consiste à nous montrer comment peut se faire le passage d'une chaîne constituée de purs signes au signifiant. Cela ne nécessite aucunement de passer par quelque créateur du verbe. Lorsqu'on écrit une succession de plus et de moins, c'est-à-dire de purs signes, signes de la présence ou de l'absence - et l'on peut supposer d'ailleurs que dans notre règne animal, les signes ont essentiellement cette valeur - le tour de force stupéfiant de Lacan, dont nous ne revenons pas les uns et les autres, est de montrer qu'il suffit que ces signes s'ordonnent en une succession d'une suite et qu'on y introduise une tri-partition, pour qu'entre les triplets ainsi constitués, puis des quadruplets, mais déjà entre les triplets, se mettent en place des impossibilités de succession, des interdits, c'est-à-dire à tel endroit il y a un triplet, représenté en l'occurrence là par une lettre, qui ne peut pas venir. On voit comment déjà par cette écriture se dégage à la fois la dimension de l'interdit et aussi de l'impossible, c'est-à-dire aussi bien du réel. On assiste en quelque sorte de façon, je dis bien, assez stupéfiante à ce moment où le signe - signe de la présence ou de l'absence - se transforme ainsi en symbole, - puisque dès lors la valeur de plus ou de moins de chacun de ces symboles s'abolit - chacun d'eux dans leur positivité n'étant plus représentatifs que du défaut, du manque, de l'impossible, du réel ainsi mis en place. Primordialement, le symbole c'est cela.

Il faudrait ici sortir de l'arbitraire apparent du texte, en particulier à propos du fait que Lacan doit passer par un triplet puis par un quadruplet. Je vais pour le moment laisser cela en suspens pour ne pas alourdir mon exposé. Cependant, nous pouvons très bien au terme - en particulier en nous servant de ce que Marc Darmon nous a apporté à propos du schéma L - voir comment pour celui qui parle et dans la mesure où il se réfère à ce qui pourrait être primordialement, cette succession de signes, fût-ce de façon mythique, comment il va se trouver introduit, soit du fait même de la coupure, causée par sa parole, soit que cette coupure soit déjà le résultat de cette tripartition et de cette quadripartition. Cela n'a pas d'importance, nous ne sommes pas là à décrire une genèse, ce n'est que mythiquement qu'est suivi l'ordre diachronique que propose Lacan au départ. En tous cas retenons que cette tripartition puis quadripartition proposée n'est pas liée à quelque arbitraire qui serait là celui de Lacan en tant que créateur en disant " Je les divise par trois, puis je les organise par quatre" par exemple, mais bien à ce qui est interne justement aux effets même de cette mutation.

Tout à l'heure, nous étions partis de ce postulat de l'ordre de l'imaginaire du deux, le couple, et nous avons vu comment ce deux après

tout ne se maintenait, n'était rendu possible, que par l'existence de ce troisième terme qu'il ne fait pas, dont il ne faut pas qu'il apparaisse, c'est-à-dire qu'ici en l'occurrence la lettre "ils croyaient être deux" telle que le champ de l'imaginaire en quelque sorte le laisserait supposer, ils étaient déjà en réalité trois, il fallait déjà en compter un de plus et avec le schéma L nous voyons comment le quatrième trouve ici sa nécessité.

Donc nous nous trouvons devant ce fait que, si le signe, ici, passe au symbole et si nous tenons que la lettre en tant qu'écriture est représentative de cette mutation, de ce qui a été passage d'un pur dessin représentatif à devoir supporter en quelque sorte le phonème, c'est-à-dire un élément qui ne vaut plus que de renvoyer justement, non plus comme De Saussure l'a isolé de ce qu'il en serait de sa matérialité, voire de son sens, mais qui ne vaut que d'être trait différentiel. La chose ici est tuée par le symbole, c'est le meurtre de la chose. Nous nous trouvons donc à la fois avec la lettre en tant que représentante de ce réel et en même temps frappée à jamais de ceci : il en est qui, dans le pacte symbolique, s'avèrent interdites. Et nous pouvons donner désormais à toute lettre ce double caractère, car après tout celles qui se trouvent interdites à tel moment de la chaîne peuvent réapparaître à tel autre ou avec tel autre agencement, et si le terme quatrième est différent... etc... Ce n'est pas telle lettre spécifiée qui se trouve refoulée dans l'inconscient : le fantasme propre à l'obsessionnel est d'imaginer que dans son inconscient il y a des lettres qu'il a retenues au même titre que l'on retient une crotte, il y aurait donc des lettres spécifiées par lui retenues dans son inconscient.

Si nous poursuivons en ce sens et s'il est donc vrai que la lettre porte en quelque sorte le réel avec elle, s'il est vrai qu'elle introduit le trou dans le symbolique et que ce soit désormais ce trou qui organise la signifiante et aussi bien le désir, on voit pourquoi la lettre est ce qui fait support de la féminité, puisque non seulement elle se trouve cause, si l'on peut dire, du désir mais elle en est à proprement parler ce qui lui donne corps.

C'est le corps du délit mais c'est aussi bien le corps du désir. Qu'elle ait cet effet féminisant - Roland Chemama s'est efforcé de saisir ce qui, là, peut nous faire difficulté - si elle est corps, si elle a cette valeur féminisante, ceci tient au fait de ces divers paramètres que cette genèse en quelque sorte met en place pour nous. Cette genèse n'est pas mythique puisqu'elle s'exerce à propos d'un fiction, avec, comme le dit Lacan ce en quoi la fiction peut être aussi bien représentative de la vérité ou d'autre chose. Il n'y a d'ailleurs que la fiction pour parfaitement en rendre compte.

Et sans doute parce que cette lettre porte le réel avec elle, c'est-à-dire le lieu, la place avec elle, que les policiers ne la trouvent pas. Car pourquoi, si les policiers ont tout quadrillé, pourquoi est-ce qu'ils n'arrivent pas à la trouver ?

Lacan parle à ce propos de l'imbécilité réaliste, "qui ne s'arrête pas à se dire que rien, si loin qu'une main vienne à l'enfoncer dans les entrailles du monde, n'y sera jamais caché, puisqu'une autre main peut l'y rejoindre, et que ce qui est caché n'est jamais que "ce qui manque à sa place". C'est qu'on ne peut dire, à la lettre, que ceci manque à sa place que de ce qui peut en changer, c'est-à-dire du symbolique. Mais pour le réel, quelque bouleversement qu'on puisse y apporter, il y est toujours en tous cas à sa place, il l'emporte collée à sa semelle sa place, sans rien connaître qui puisse l'en exiler. C'est bien pourquoi Lacan peut parler de "nullibiété" de la lettre, le rapport, dit-il, "odd" de la lettre et du lieu, puisque le lieu en quelque sorte, elle l'emmène avec elle. C'est sans doute aussi pourquoi on pourrait dire qu'une femme est un petit peu partout chez elle. Pourquoi ne pas le dire comme ça ? Je crois que ce serait une notation assez juste.

Donc à anticiper d'un terme quatrième s'introduit un certain ordre dans ce qui autrement aurait purement relevé d'un hasard de type statistique. Si je retourne un dé, je réalise une suite aléatoire, il n'y a aucun ordre. Il n'y a que la référence statistique qui permette de dire que, si le dé n'est pas pipé, avec un très grand nombre de coups, sortiront de façon égale tous les chiffres de dé. Mais là, l'anticipation d'un terme quatrième, introduit dans la suite, un certain ordre, un impossible. Il y a à tel coup quelque chose qui ne peut pas sortir, c'est interdit : cela ne se peut pas et cela introduit donc un certain ordre dans la chaîne.

A propos de l'automaton et de la tuché, la question pourrait peut-être être encore reprise de la façon suivante : la rencontre, est-elle celle du symbole dont je peux présumer qu'il est vraisemblablement celui qui devrait sortir au coup que je suis en train de jouer ? Autrement dit, la tuché, la rencontre portent-elles sur cette martingale qui tourmente tous les joueurs, captés bien-sûr par ce genre de processus, qui est en quelque sorte cette assurance qu'il n'y a pas de hasard, qu'il existe une loi ? Autrement dit qu'un savoir assez subtil serait capable de déterminer ce qui ne peut pas ou ce qui doit sortir à tel ou tel coup. Marc Darmon rappelait combien ceux qui travaillent sur les suites aléatoires ont beaucoup de peine à les fabriquer, il n'y a pas de machine pour produire des suites aléatoires de signes, et là encore on fait appel au dé comme instrument le plus fidèle. Mais vous vous doutez bien qu'à écrire des signes, par exemple des plus et des moins à la suite les uns des autres, il y a toujours bien évidemment

l'hypothèse possible qu'à un moment donné viendra le coup qui permettrait rétroactivement de montrer qu'une certaine loi a présidé à l'établissement de ce qui jusque là se présentait comme relevant du pur hasard. Autrement dit il semble que dans la nature elle-même, il y ait une horreur du hasard, d'où cette idée prévalente que les phénomènes dans leur consécution sont soumis à une loi, à un retour, à un automatisme.

L'exemple donné par Aristote à propos de la rencontre en tant qu'il la distingue de l'automaton, si je me souviens bien, est l'histoire du cavalier qui perd son cheval et s'il retrouve son cheval, dit Aristote, c'est de la tuché, c'est-à-dire la bonne chance. Car quelle est la compagnie d'assurance qui serait capable d'établir statistiquement quelles sont les chances du cavalier de retrouver son cheval ? Pour nous, le cheval dont il est question, est-ce le symbole qui à chaque coup de dé, comme l'écrivit Lacan, vient me permettre de poursuivre le cours de mon existence ? Ou bien est-ce cette rencontre, cette tuché, avec cet objet qu'il ne faudrait pas ?

Ou alors cette question du caput mortuum du signifiant peut s'entendre autrement. Catherine Ferron nous a très bien rappelé ce matin que c'était un terme pris à l'alchimie, c'est-à-dire le résidu dans la cornue : quand on avait extrait d'un corps composé la substance noble, ce qui restait dans la cornue, était le caput mortuum. Il y a bien-sûr une autre façon d'entendre le caput mortuum du signifiant que celle de la rencontre de cet objet mortel, cet objet qui pour la reine, par exemple, pourrait lui valoir la haute cour. L'autre façon d'entendre ce caput mortuum du signifiant, est que c'est bien lui justement qui nous conduit vers le réel, c'est-à-dire ordonne le réel comme étant organisateur de ce qui serait cette pulsion de mort, autrement dit comme si là effectivement j'étais en mesure de rejoindre mon être.

La rencontre de l'analyste, de quel type est-elle ? Est-elle de l'ordre de l'automaton ou est-elle de l'ordre de la tuché ? Est-ce une rencontre prévisible ou est-ce une bonne chance ou une mauvaise chance comme on voudra ? Il me semble en tout cas qu'il y a dans l'analyse cette dimension de la tuché à faire valoir, c'est-à-dire de la rencontre, même si elle n'est pas saisie à priori comme étant de l'ordre de la chance. Tout ce qui l'on a pu reprendre ce matin à propos du désir de l'analyste, est peut-être sa propre tuché à lui dans l'accomplissement là effectivement de cette singulière représentation de cette singulière destinée.

A propos de la question du rapport de la lettre et du signifiant, Safouan a bien voulu nous dire ce matin comment par exemple il ne pouvait pas lire les séminaires, mais ne pouvait lire que les Ecrits. Cela va

au devant de la justesse de titre donné par Lacan à son recueil des "Ecrits", et ce premier texte est fait, bien-sûr, pour s'expliquer là-dessus. Quelle est la différence ? Le signifiant, "ce support matériel que le discours concret emprunte au langage"... cela suppose là quelqu'un qui parle et qui dès lors s'engage forcément dans une référence, dans la référence du signifiant. Alors que la lettre, elle, ne dit jamais, si je puis dire, que la même chose. C'est-à-dire qu'elle n'est jamais que le symbole du réel. Il y a cette formule curieuse de Lacan qui a été très justement citée - "Plût au ciel que les écrits restassent comme c'est plutôt le cas des paroles" - C'est-à-dire que les écrits volent car des paroles, "la dette ineffaçable, du moins, féconde nos actes par des transferts. Les écrits emportent au vent les traites en blanc d'une cavalerie folle. Et, s'ils n'étaient feuilles volantes, il n'y aurait pas de lettres volées".

Que veut dire cette remarque, si ne n'est qu'il faut la parole - cette "dette ineffaçable qui du moins féconde nos actes par ses transferts" - il faut la parole pour que par exemple - je le prends tout de suite par une sorte de conclusion - pour que puisse opérer cet acte qui permet le passage du discours à un autre. Je passe ici sur la question de la dette, je veux dire sur le type d'engagement qu'implique avec elle la parole. Cette fécondation que la parole est susceptible d'exercer sur nos actes par ses transferts, ce n'est pas seulement "le" transfert, mais "ses" transferts, je vois que nous pouvons l'entendre aussi bien, par le fait qu'elle est le moyen de cette éventuelle mutation. Les écrits, cet élément emprunté, ce support matériel du langage, cet élément emprunté à la langue, la matérialité de la langue, c'est la lettre ! Chacun de ces éléments ne peut répéter que cette perte, qu'elle symbolise en quelque sorte, dont elle est la cause et pourquoi ne pas le dire ainsi : sans autre issue possible. J'ai déjà fait remarquer à propos de la névrose obsessionnelle que l'écriture, l'idéal de l'écriture, c'est exactement ce que l'on voit se produire à propos de la façon dont les séminaires sont établis : c'est l'élimination de ce sujet justement dont Safouan nous disait ce matin combien sa présence dans le texte lui était intolérable. La réussite de la lettre telle que nous la voyons opérer dans ce conte consiste évidemment par sa présence même à abolir le sujet. Je vous renvoie à la formule du fantasme. Si la lettre qu'il ne faut pas est là, le sujet est aboli par elle et c'est bien pourquoi le ministre se trouve possédé par elle. Autrement dit en tant que sujet, lui, cet homme tellement actif se trouve réduit à cet état d'inaction et de passivité ; je ne sais pas si c'est un trait forcément féminin, mais il semblerait bien qu'en tant que sujet il soit aboli par la possession de cette lettre et que du même coup, il s'en trouve aveuglé : il ne voit plus ce qu'il en est de la situation.

A propos de l'automaton et de la tuché, je crois avoir partiellement répondu à la question de l'évidence de ce que l'on trouve. Qu'est-ce qui nous donne le sentiment de l'évidence ? Est-ce que c'est la rencontre de l'objet qu'il ne faut pas ? Ou bien est-ce que c'est au contraire la rencontre de l'objet qui était prévisible ? Vous savez comment l'obsessionnel par exemple, avait justement pensé à Monsieur Machin ; il sort de chez lui et il rencontre Monsieur Machin. Ça alors ! C'est une drôle d'affaire ! Mais en général on sait que la rencontre de l'objet qu'il ne faut pas ne provoque pas le sentiment de l'évidence justement, - c'est trop évident pour être évident -.

Lorsqu'on dit qu'une lettre arrive toujours à destination... Qu'est-ce qu'une destination ? Dans cette affaire, la destination, il nous est dit que ça devrait être le roi, effectivement, mais en attendant c'est la police et la police en tant que l'une de ses particularités serait justement de rendre suspects tous les témoignages. Comme la police partage l'imbécilité du maître, c'est-à-dire que forcément "tout" lui est suspect et donc du même coup, si tout est suspect, plus rien n'est fondamentalement suspect. Donc on aurait envie de dire par le fait même que cette lettre entre dans un dossier de police, qu'effectivement là, la police neutralise la faute, le crime dont elle est le signe. Dès lors que c'est dans le dossier de police, on ne sait plus : c'est peut-être de la délation, c'est peut-être un lettre fabriquée, ça s'est vu dans les événements politiques de ces dernières années de fabriquer des photos, des correspondances qui peuvent compromettre. Alors la destination de la lettre, est-ce d'être ainsi neutralisée, de circuler en ayant perdu sa marque, son stigmat, est-ce de retourner à la poubelle ? Lorsque Lacan parle, à propos de ce qui se publie, de "poubellication", ce n'est pas pour désigner par là le procès même, que nous soyons des amants de la lettre ou pas, mais il semble bien dire que ce qui fait le prix de la lettre, tient au lieu d'où elle sort ! C'est-à-dire de ce trou ! Soit aussi bien de cette poubelle ! C'est ce qui lui donne cet irrésistible parfum !

L'admirable, entre autres, de ce texte serait ainsi de nous faire accéder à propos de cette fiction à la genèse du symbole, à la genèse de l'écriture. Nous pouvons penser qu'à partir du moment où un sujet dispose de la langue, dès lors il sait lire, puisque il est capable de nous montrer par ses lapsus le fait qu'il isole très bien la lettre, puisqu'il est capable d'en jouer, fût-ce involontairement, inconsciemment. Donc, l'unité littérale semble bien fondamentalement acquise même si - c'est bien là votre et notre difficulté - même s'il refuse, cette lettre peut-être à cause de ses pouvoirs comme vous l'avez développé.

La question du refoulement originaire est incompréhensible puisque cela serait supposer quelque volonté dans l'Autre qui viendrait là

nous l'imposer. Nous voyons dans ce texte s'organiser, du fait même du fonctionnement de la chaîne quand elle se constitue comme symbolique, ce qui va fonctionner comme refoulement originaire, comme origine du refoulement. Et nous sommes donc en droit à la fois de le détacher de toute interprétation qui nous le ferait imputer à tel ou tel, à Dieu ou au père par exemple, encore que - et Lacan dit cela quelque part - Dieu est le dieu, je ne sais plus comment il le dit exactement, c'est le dieu-refoulement par excellence, puisqu'il se supporte comme ex-sistant dans le réel, il ne supporte "que" du refoulement.

On voit bien comment la prise en compte par un sujet du refoulement peut être une façon pour lui de croire, d'imaginer qu'il célèbre en quelque sorte Dieu, mais il est légitime qu'il ait le sentiment que l'existence de Dieu se maintient de cet au moins un. Au moins un, ça ne veut pas dire qu'il n'y en a qu'un qui soit là en position d'ex-sister, mais qu'il y en a au moins un sans que sa spécification littérale soit assurée, soit donnée, soit garantie, mais qu'il y en a là au moins un qui ne se supporte, que du refoulement.

Alors le pas de plus, franchi par Lacan, avec cet au moins un, c'est de passer de la lettre à ce qui la représente comme pur trait différentiel et tous les traits différentiels sont évidemment identiques : un trait différentiel est du même coup identique à un autre trait différentiel ; le symbole peut ainsi se ramener à de purs traits unaires, et ce qui est en position de refoulé, se ramener à être un pur au moins un ou même plus, précisément - pour nous ramener à la question de la féminité - à une au moins une, puisque c'est de ce corps ainsi exilé dans le réel qu'une femme vient à supporter sa féminité. C'est bien pourquoi Lacan dit aussi quelque part : "On sait que les dames détestent qu'on mette en cause les principes, car leurs attraits doivent beaucoup au mystère du signifiant." (Les Ecrits, p.40). On le comprend aisément, puisque ce serait vraiment à ce moment-là se défaire de son être.

C'est peut-être un progrès dans ce grand brassage de culture et de langue qui est le nôtre actuellement, que ce soit vraisemblablement le trait unaire qui émerge dans sa valeur de battement et de rythme, comme ce qui serait en dernier ressort la constitution de l'Autre, du grand Autre à laquelle tous, tous les peuples viendraient à se référer, et cela quelle que soit leur langue, quels que soient leurs idiotisme. Peut-être, est-il assez paradoxal que ce type de dénudation puisse être ce qu'on pourrait appeler un progrès ; mais un progrès dans quel sens ? Dans le sens où ça nous déferait justement de cette idée de la spécificité exquisément singulière de celui qui dans l'Autre aurait été notre créateur, et par "notre", entendre celui de telle



communauté, en général représentée par une langue. Ce type d'aliénation qui est comme vous le savez si actif, de croire, d'imaginer que celui qui ek-siste ainsi dans l'Autre se spécifie du fait même de la particularité des langues, c'est-à-dire d'être celui de telle langue et pas de telle autre, ou de tel groupe et pas de tel autre. Alors peut-être y a-t-il là quelque chose à attendre de ce qui manifestement émerge de façon observable dans notre culture, mais enfin je ne vais pas m'engager dans ce genre de rêverie.

Si la lettre est aussi le phallus, c'est dans la mesure où la lettre justement impose le refoulement. Le phallus est ce qui au même titre que cette lettre apparaît sur la table de la reine. On peut très bien dire que ce sont les attributs du duc, et qui vraiment n'ont rien à faire ici ! Le phallus, c'est justement ce qui donne à la lettre son devoir de rester à jamais refoulée.

Cela va bien avec la fiction à laquelle nous avons affaire, puisque de quoi la reine est-elle "la" représentante ? La reine, comme vous le savez, n'est représentante de rien d'autre que du phallus, et du phallus en tant que son devoir, de devoir de la personne qui royalement représente, son devoir est d'illustrer sa soumission, toute la soumission parfaite à son maître. Supposez un instant que cette lettre ait été celle d'une maîtresse du roi, ça n'aurait eu aucune importance, ça n'aurait intéressé personne, puisque le roi au contraire a la charge, la fonction d'avoir un lot de femmes, à la limite de les avoir toutes. Lorsqu'on lit un certain nombre d'histoires concernant ces personnages, on voit bien comment à la limite ça fonctionnait pour eux comme un devoir à remplir, savoir qu'il fallait soutenir la fonction royale, le standing... Mais on voit bien comment en revanche, d'être une lettre adressée à la reine, c'est-à-dire de montrer comment elle défaille à ce que son devoir d'être la représentante du phallus lui impose un refoulement absolu de ce qui pourrait, par ailleurs en être de ses désirs.

Je pense avoir fait un petit parcours dans les thèmes abordés, sans avoir été tout à fait précis comme je l'aurais voulu.

Avez-vous éventuellement des questions ?

(Texte non revu par l'auteur)